

LÉON-PAUL FARGUE
ANDRÉ BEUCLER

COMPOSITE

PRÉFACE DE PIERRE LOUBIER

nrf

GALLIMARD

COMPOSITE

LÉON-PAUL FARGUE

ANDRÉ BEUCLER

COMPOSITE

Préface de Pierre Loubier

The logo for the publishing house NRF (Nouvelle Revue Française), consisting of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script.

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

PRÉFACE

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Pas tout à fait par hasard, comme tout le monde, du moins dans l'univers Gallimard de ces années vingt. On lira ici, et ailleurs¹, la scène racontée par Beucler. C'était en octobre 1924. Mais surtout, que pouvaient-ils bien fabriquer ensemble des jours, et des nuits, durant ? « Rien de sexuel », répond Fargue à quelque comtaïsse inquiète de ses fréquentations. Nous voici à peine rassurés, car ce qu'ils faisaient ensemble est bien pire : ils flânaient, plaisir d'ordinaire solitaire auquel l'aîné, Fargue, du sillage des flâneurs tutélaires La Fontaine, Restif, Balzac et Baudelaire, initia bientôt le cadet, émoulu piéton de Paris en herbe, si l'on peut dire. Et ce furent des errances dont seule l'infinie variation de la conversation écrite ou parlée peut rendre sensibles le phrasé, la logique et les glissements.

1. De Saint-Pétersbourg à Saint-Germain-des-Prés, Gallimard, 1980. Beucler a rassemblé ses souvenirs sur Fargue dans *Vingt ans avec Léon-Paul Fargue*, Milieu du Monde, 1952/Mémoire du Livre, 1999 et dans *Dimanche avec Fargue*, éditions du Point du Jour, 1947. On lira aussi son roman à clés, hélas un peu oublié, *La fleur qui chante*, Gallimard, 1939, dans lequel Fargue est Vincent Gravoir, critique d'art, et Beucler, François Granvelle, jeune peintre.

Ils se sont tout de suite aimés. Fargue, né en 1876, avait déjà une cinquantaine ronde et indiscutable. Beucler, né en 1898, dans sa jeunesse fringante ouvrait des yeux et un cœur aussi grands qu'il pouvait. Il y a dans leur relation quelque chose de diablement balzacien. Fargue en Vautrin, cornac mélancolique, cocasse et bonhomme. Et Beucler moitié Rastignac moitié Lucien, sérieux, mais toujours prêt à la randonnée. Il sait prendre en notes et en catimini tout ce qu'improvise son mentor en vie parisienne, c'est-à-dire en Littérature, c'est-à-dire en existence. Pendant plus de vingt années, avec des intermit- tences qui n'entamèrent pas leur amitié, ces deux-là ont mangé, bu, lu, marché dans Paris et même somnolé de concert, comme deux frères, deux camarades. Compagnons de soute et frères d'âme, ils firent bien mieux : ils écrivirent. Fargue dictait, inventait au fil des conversations, Beucler rédigeait, dévelop- pait, puis Fargue « ajoutait les câpres »... Il arrive aussi à Beucler de « retaper » un texte de Fargue (« Angélica », publié en 1938 dans Marie-Claire devient ainsi « La Vampangé- lica »¹). En avril 1943, Fargue est frappé d'hémiplégie et le plus mobile des poètes de Paris doit s'aliter. André lui rend visite très souvent. Il écoute son ami ramener tous ses souve- nirs, toutes ses sensations d'un coup de nasse. Il note encore, juxtapose et compose, intervient, interpole, entretient le doux ressac de la parole, dont il se fait le fin greffier. Le projet du livre écrit « à quatre mains » (sic) naît ainsi dans l'apparte- ment situé au-dessus du François Coppée, boulevard Mont- parnasse. « L'idée nous plut de ce petit livre qui fut aussitôt

1. Lettre de Beucler à Chériane Fargue, 11 juillet 1945, *Correspondance Léon-Paul Fargue - André Beucler*, Bruno Curatolo éd., Presses de Paris-Ouest, 2013.

composé, ou pour mieux dire joué, tantôt comme une partie de tennis, tantôt comme une partie de piquet », raconte Beucler dans ses souvenirs. Et c'est Composite, allègrement pianoté par deux compositeurs qui connaissent la musique, dans une sorte de fièvre et d'émulation qui rassérène l'un dans sa détresse et conforte l'autre dans sa fidélité complice. La rédaction de la première édition, publiée en avril 1944 avec des illustrations de Galanis, est achevée en novembre 1943. Une deuxième édition, très augmentée, paraîtra en 1945. Jamais texte farguien ne parut avec autant de diligence et si peu de réticences et repentirs !

Le matériau en est pour le moins composite, d'un métal de bon aloi sans raideur excessive, musicalement ondoyant : nouvelles, morceaux de chronique poétique, portraits, souvenirs, tableau d'époque (Paris en 1920 vaut largement le chapitre des Misérables consacré à l'année 1817), poèmes, poèmes en prose, flâneries, dialogues, maximes, art poétique, la boîte de couleurs est chamarrée, le clavier mobile et sonore, l'échange virevoltant, le contrepet fréquent, l'homéotéleute espiègle, la métaphore intempestive, ébouriffée, mais toujours vérifiable (affirme Valéry) : un vrai précipité d'images dans un vrai numéro de duettistes. Le sens métaphorique est chez Fargue plus rond en bouche, et plus incisif chez Beucler, comme le savent les lecteurs de La Ville anonyme (1925), mais il est bien délicat de décider laquelle des deux voix parle. Parfois le texte le laisse deviner, avant même que spécialistes en empreintes génétiques textuelles et limiers de l'indice énonciatif ou de la pièce à conviction stylistique aient eu le temps de régler leurs instruments d'inspecteurs des poids et mesures. Les initiés, tout imprégnés de Fargue ou de Beucler, comprendront cependant et auront tôt fait d'avoir leur petite

idée¹. Il est bien probable que Beucler soit passé maître en l'art d'imiter la manière farguienne, et Fargue réciproquement en l'art de refaire sienne cette imitation, un peu comme Verlaine avait pu écrire des poèmes à la manière de Paul Verlaine. Ce qui brouille savoureusement les pistes.

Le cœur atomique de ce matériau composite est, sans nul doute, constitué par l'art poétique farguien, dans la droite ligne de Suite familière, distillé par petites secousses successives, dénué de toute grandiloquence manifestaire, qui gravite autour de cette notion si centrale et si pure de sensation, et fait la pige à toutes formes d'intelligence, parce qu'elle les contient et les dépasse toutes. Ce poète n'aura, comme Verlaine à nouveau, pas fait de théorie, mais laisse un héritage tout scintillant de promesses et d'encouragements, à Beucler en particulier, au jeune poète et au lecteur anonyme aussi. Certes l'homme prétend « ramper au chevet de sa vie », comme il l'écrit dans Méandres, mais quelle agilité ! quel art de faire mouche ! On perçoit ici et là quelques accents de désenchantement, un soupçon de rancœur même, un ton vachard, mais la force du verbe l'emporte toujours parce qu'elle est constamment pertinente, c'est-à-dire poétique. L'humour qui l'anime de son énergie est la langue commune aux deux flâneurs. Leur connivence s'établit sur la confiance accordée aux raccourcis de ce qu'on appelle l'esprit, « véritable service public » et qui n'est pas loin d'une certaine modulation du dialogue philosophique et de la philosophie, propre aux gais bohémiens de l'intelligence, pour parler comme Bal-

1. Paul Renard, dans un numéro de la *Revue des Sciences humaines* consacré au poète (*Fargue. variations*, « Exercices d'amitié »), penche pour une présence très majoritaire de la parole de Fargue.

zac : en témoignent les deviseries des deux peluches platoniciennes due sont Agénor et Lepyon...

« L'homme est seul, comme un point sur un i. » Parler de testament farguien serait ici par trop cérémonieux, contraire à son rythme, dirait-il, mais la voix est bien là, nœud rythmique de son âme, impulsive, presque physiquement sensible. De l'Avertissement à l'Épilogue s'affirme cet appétit dévorant de poésie, en tout et partout, jusqu'au bout. Sur son lit de douleurs, quelques semaines avant sa mort, en novembre 1947, Fargue dit à son ami : « Je pense que je t'ai appris pas mal de choses. Elles pourront te servir. Moi, j'ai fini, je descends du manège. » Beucler, dans ce livre, fruit de leur amitié, a l'élégance discrète d'orchestrer la parole farguienne, tout en jouant sa partition, ce qui constitue la plus belle preuve d'amour et de reconnaissance offerte à son aîné.

L'œuvre de Fargue n'est aujourd'hui pas oubliée, celle de Beucler non plus et c'est heureux. On espère et pressent qu'un jour chacune se rassemble, comme un sportif dans la concentration qui précède l'effort. Des sociétés de lecteurs entretiennent et prolongent leur mémoire. Les textes reparaissent, et, fraîchement repeints, s'offrent une sortie au grand air. Humons-le avec eux. Ces deux drôles d'oiseaux de nuit faisaient mine de dormir : n'en croyons rien et écoutons frémir leurs plumages, ramages et adages, disposés pour nous en bouquets sur le seuil de la nuit.

PIERRE LOUBIER

COMPOSITE

AVERTISSEMENT

En apparence, aucun fil ne relie entre elles les petites pièces qui composent cet opuscule. Ce sont à proprement parler des morceaux décousus, des morceaux à quatre mains, parfois des solos, des balles perdues... souvenirs de voyages à pied dans Paris, idées bohémiennes, impressions de temps perdu ou peut-être gagné, regrets, tâtonnements parmi les sonorités instrumentales de la vie quotidienne. Ainsi le lien se laisse deviner, ou plutôt les liens. À savoir : l'amitié et ses roues de secours, l'espérance à deux, le besoin de vivre sans se presser, sans rien omettre, la méfiance à l'égard des théories, l'écheveau que l'on dévide ensemble...

Bien que l'un de ces deux auteurs ait plus de vingt ans de plus que l'autre, ce qui fait que l'autre a un peu plus de vingt ans de moins que l'un, Léon-Paul Fargue et André Beucler sont de très vieux camarades. Aussi bien les camarades sont toujours vieux, de même que les courriers sont volumineux et gracieuses les interprètes. Longtemps avant de se connaître et longtemps après,

Fargue et Beucler ont vécu au sommet du dixième arrondissement, au bord de la ligne du métro aérien Dauphine-Nation, qui leur servait de visièrre les jours de grande clarté. Puis ils se sont retrouvés dans les mêmes hôtels du sixième arrondissement, aux heures les plus aiguës du carrefour de Buci. Enfin, pendant les années d'occupation, la force des sentiments et, plus obscure, celle des choses, les poussèrent à élire domicile une fois de plus dans le même quartier, celui qu'ils nomment les Invalhydres, paisible et solennel refuge où les ont suivis échos et images d'un passé encore tiède, où les ont inévitablement précédés des touffeurs prémonitoires et d'invisibles taricheutes...

Tous deux, sur beaucoup de points, ont les mêmes goûts, les mêmes tentations, qui devaient, dans le vase clos parisien, les conduire des années durant aux mêmes restaurants, brasseries et molesquines, aux mêmes stations de taxis, aux mêmes fantômes. Si bien que leur amitié se peut déjà prévaloir de ses noces de porcelaine et de cristal. Ce qui constitue pas mal de services de table.

On trouvera dans *Composite* de l'ionique et du corinthien, des jours de bonheur et de malheur, toutes sortes de façons d'écrire, du sincère, des écarts et des longueurs... mais ce sont là feux d'artifice d'après boire, les pieds au chaud, que tirent les salamandres de la camaraderie...

SANS QUITTER PARIS

... poursuivre dans ta profondeur cette chute
pensive de l'âme comme une feuille morte à travers
l'immensité vague de la mémoire.

PAUL VALÉRY

FLÂNER

Rue des Amandiers, avenue du Bois, avenue Bosquet, rue des Fougères, avenue des Tilleuls, rue du Buis, rue des Acacias, rue de l'Arbre-Sec, square des Mimosas, rue des Plantes, rue des Saules, avenue des Peupliers, rue des Marronniers, rue des Églantiers, rue des Arbustes, rue de la Champignonnière, rue de l'Aubépine... au fond, dit l'homme des bois, Paris est une petite forêt !

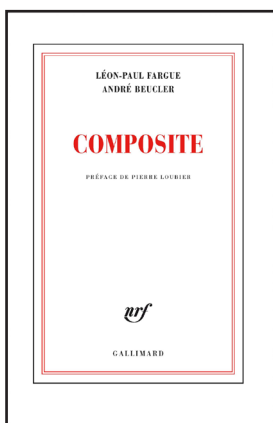
— Rue des Roses, rue des Lilas, rue Jasmin, rue des Camélias, impasse des Tulipes, rue Papillon, rue des Orchidées, rue des Iris, rue des Glycines, quai au Fleurs, rue Le Nôtre, rue des Glaïeuls, impasse des Primevères, rue du Chemin-Vert, boulevard des Capucines... au fond, dit le pépiniériste, Paris est un grand jardin !

— Rue de l'Égalité, rue du Trésor, rue de la Paix, quai de la Conférence, rue de l'Avenir, rue de la Bienfaisance, rue de la Santé, passage des Soupirs, rue des Beaux-Arts, rue de la Fraternité, rue des Solitaires, rue de la Solidarité, rue de la Convention, rue de la Fidélité, boulevard Bonne-Nouvelle, avenue Constance, rue de la Liberté, avenue Bel-Air, place de la Concorde, rue

de la Victoire... au fond, dit le philosophe, Paris est une ville abstraite !

★

Flâner dans Paris est une occupation plus réelle et plus profonde qu'on ne croit. C'est même une activité qui en vaut une autre et qui remplace avec avantage le travail, le rêve et l'amour. C'est aussi un adjuvant qui possède les vertus obscures et violentes de la poésie baudelairienne. Ne vous est-il pas arrivé, dans un hôtel de Turquie, ou dans une auberge anglaise, italienne, portugaise, de frémir à la vue d'une carte postale représentant simplement, et quelquefois sans grâce, la gare du Nord, le Palais Royal, le carrefour de la Croix-Rouge ou les Buttes-Chaumont ? Cette émotion, qui correspond sans doute chez les âmes naïves au patriotisme élémentaire, a été sagement, savamment et copieusement exploitée par les faiseurs de chansons de soldats et les metteurs en scène désireux de toucher juste. Que proposait au poilu un refrain qui fit fureur pendant la Guerre du Droit ? De revoir Paris, ou Paname, pour mieux dire. Et quoi dans Paris ? Les boulevards, la Tour Eiffel, Notre-Dame, endroits connus des rimeurs et flâneurs. Lorsque Lubitsch, qui n'est pas français, mais qui sait ce que c'est que d'être français, voulait nous faire chavirer, que faisait-il chanter dans un de ses films ? Un morceau dans lequel, pour toutes les raisons du monde, et même les bonnes, on pense avec nostalgie aux Galeries La Fayette, au Moulin Rouge, et souvent à certaines banlieues rendues musicales par l'accordéon.



Composite
Léon-Paul Fargue
André Beucler

Cette édition électronique du livre *Composite*
de Léon-Paul Fargue et André Beucler
a été réalisée le 23 octobre 2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-07-014243-9 - Numéro d'édition : 255185).
Code Sodis : N56359 - ISBN : 978-2-07-249578-6.
Numéro d'édition : 255187.